

The Lebanese Rocket Society de Joanna Hadjithomas et Khalil Joreige

Serge Abiaad

Numéro 164, octobre–novembre 2013

30 films à ne pas manquer cet automne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70453ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Abiaad, S. (2013). *The Lebanese Rocket Society* de Joanna Hadjithomas et Khalil Joreige. *24 images*, (164), 20–20.

The Lebanese Rocket Society de Joanna Hadjithomas et Khalil Joreige

La madeleine de Proust de ce surprenant documentaire est un timbre vieux d'un demi-siècle, représentant une fusée décorée d'un cèdre libanais. Cette image commémore un événement que personne ne connaît ou que plus personne ne se rappelle, et que les cinéastes Joanna Hadjithomas et Khalil Joreige, connus pour leur combat contre l'amnésie collective et la crédulité face aux images, décident de déterrer. Intrigués par cet objet énigmatique, ils entament quelques recherches et découvrent qu'entre 1960 et 1967, alors que les grandes puissances mondiales jouaient du coude pour arriver en tête de la course spatiale, des étudiants arméniens de l'université Haigazian à Beyrouth avaient réussi à produire les premières fusées du Moyen-Orient, destinées à l'exploration interstellaire. La Lebanese Rocket Society a lancé une dizaine de ces roquettes, atteignant une altitude de 200 kilomètres et devenant brièvement la fierté d'une nation portée par l'espoir et la modernité du panarabisme. Ce programme spatial amateur s'effondre en 1967 au moment de la guerre des Six Jours, puis est relégué à un vague souvenir lorsque le Liban est assiégé par les conflits sectaires dans les années 1970.

Si *The Lebanese Rocket Society* avait été un faux documentaire, l'exercice de style aurait semblé désuet, voire pathétique, mais les faits sont réels et interrogent ce que le Liban aurait pu réellement devenir si la mise en veille du programme n'avait pas été commandée par les plus hautes instances. Plusieurs acteurs principaux de ces



essais scientifiques apparaissent dans le film et se présentent comme les témoins d'une époque qui souscrivait à ces ambitions, aussi démesurées fussent-elles. Les cinéastes exhument le passé dans un élan créatif en faisant construire une réplique de la fusée qu'ils présentent comme une offrande à l'université qui a vu naître ces illustres concepteurs. Le film est un hommage qui leur est fait, à la croisée de la réflexion et du geste, de l'archive et de l'avenir, de la commémoration et de la modernité, de la nostalgie et de l'espoir. *The Lebanese Rocket Society* arrive à point nommé alors qu'on se questionne, un peu effaré, sur la situation chancelante et fragile de ce que l'on a jadis appelé la Suisse de l'Orient. Décidément, nul n'est prophète en son pays. – Serge Abiaad

Closed Curtain (Pardé) de Jafar Panahi



Après *This Is Not a Film* (2011), film de désespoir en forme de journal intime, le cinéaste iranien interdit de travail dans son pays file la métaphore pour dénoncer à nouveau la répression politique. Dès le premier plan (une baie vitrée grillagée), le thème de l'enfermement est là. Et, avec l'aide de Kambozia Partovi à la mise en scène, rigoureux avant de s'égarer dans le labyrinthe de ses questionnements gigognes, le film n'aura de cesse de bloquer l'horizon, de contraindre le cadre, alors qu'un homme réfugié dans une villa pour écrire (et cacher son chien jugé

impur par la loi islamique) se voit bientôt dérangé dans sa retraite par un couple de jeunes en fuite, recherchés par la police. Personnages fictifs? Menace omniprésente venue de l'extérieur? Tout dans *Closed Curtain* contribue dès lors à installer un climat de paranoïa aiguë. Peu à peu, le réel et l'imaginaire se télescopent tandis que les mises en abîme se multiplient (affiches des films de Panahi sur les murs, passage de témoin entre les deux cinéastes dans la conduite du récit) et que le dispositif du cinéma s'expose au grand jour. Filmée avec une économie de moyens et dans l'urgence, la prise de parole force l'adhésion, même si toute cette fragile construction, où les différents points de vue et niveaux de réalité se brouillent à loisir, s'échafaude non sans lourdeur. L'art de Jafar Panahi excelle avant tout quand il se tient au plus près d'une réalité essentielle, rendant visible ce qui semble aller de soi, comme dans cette séquence où une femme apporte au cinéaste de quoi se sustenter. Soudain, ce repas offert en bon voisinage semble capter une vérité éternelle car il nous parle du temps, de civilité et de dignité. Le film n'en reste pas moins hanté par la dépression, interrogeant sur le vif le geste de création lui-même qui s'affiche ici incertain, voire menacé de tarissement. Peut-on capter le réel dans une situation d'inhibition forcée? Question lucide d'un homme meurtri pour qui la vie et l'art se confondent désormais entre éclat et inquiétude. – Gérard Grugeau